

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Rosa (suite et fin). — VARIÉTÉS : La division dans le travail; Simplicité dans le costume; Antibes et Cannes.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## ROSA.

V. L'incendie.

Rosa était dans sa dix-septième année lorsque Mme Delval qui, depuis quelque temps, se portait assez bien, fut atteinte d'une attaque de goutte aux pieds.

Une nuit, Rosa s'était retirée dans sa chambre plus tard qu'à l'ordinaire et commençait à s'endormir, lorsqu'elle fut réveillée par une épaisse fumée qui semblait s'élever autour de sa chambre. Elle passa une robe à la hâte et, effrayée pour Mme Delval, se précipita sur l'escalier pour descendre dans sa chambre placée à l'étage inférieur; déjà le feu envahissait l'escalier.

Elle entre dans la chambre de sa bienfaitrice; elle la réveille. Mme Delval comprend le danger, mais la goutte enchaîne ses pieds; elle ne peut fuir. Elle n'a plus qu'une pensée, le salut de Rosa.

« Fuis, ma chère enfant, lui dit-elle, tu le peux; moi, non. Ne perds pas un moment je t'en prie, et je te bénis. »

Bien loin de suivre ce conseil, Rosa se précipite sur le balcon de la chambre, et de là elle appelle au secours de son amie; mais toutes ses prières sont vaines.

Une foule nombreuse était rassemblée au-dessous du balcon, mais personne ne veut se hasarder à entrer dans la chambre; on place une échelle contre le mur; on crie à Rosa de descendre au plus vite à l'aide de cette échelle.

« Eh quoi! s'écria Rosa avec désespoir, il ne se trouvera personne qui veuille s'exposer pour celle qui s'est toujours sacrifiée pour les malheureux! »

Paroles perdues.... Alors, Rosa s'écrie : « Eh bien, nous mourrons ensemble! elle m'a sauvé la vie, elle

m'a comblé de ses bienfaits, je ne me séparerai pas d'elle dans un aussi pressant danger. »

Éperdue, elle quitte le balcon et rentre dans la chambre.

En ce moment un étranger, de l'extérieur le plus noble, accourait à cheval vers le lieu du sinistre. Il a entendu les dernières paroles de Rosa, elles l'ont vivement ému, il saute à bas de son cheval, il monte à l'échelle sans écouter les instances de la multitude qui regardait sa perte comme inévitable. Au milieu de la fumée dont l'appartement était rempli et qui était prête à le suffoquer, il appelle Rosa qui le conduit jusqu'àuprès de sa bienfaitrice; il prend Mme Delval toute enveloppée dans ses bras, l'emporte et gagne heureusement le balcon. De là avec du secours, il la descend heureusement, et Rosa descend après lui.

Brisée par la fatigue et par l'émotion, Mme Delval était hors d'état d'exprimer sa reconnaissance à ce généreux étranger; Rosa le remercia avec effusion pour toutes les deux.



Il l'emporte et gagne heureusement le balcon. (Page 329, col. 2.)



On transporta Mme Delval dans une auberge du voisinage; là l'étranger la laissa ainsi que Rosa entre les mains d'Annette et des autres domestiques qui s'étaient rassemblés autour d'elles, et il leur promit de venir les voir dans la matinée du lendemain.

Malgré la nuit horrible qu'elle avait passée, Mme Delval se trouva le lendemain beaucoup mieux portante que les jours précédents; sa douleur au pied avait disparu. Elle eut bientôt la joie d'apprendre que le feu était éteint et avait causé moins de dommage qu'on n'avait eu lieu de craindre d'abord.

Revenue de sa frayeur, elle se prépara à recevoir son libérateur, qui la trouva assise dans une bergère. Rosa était à côté d'elle.

« O monsieur, dit Mme Delval, je ne trouve pas de paroles pour vous exprimer mon admiration et ma reconnaissance. Ma fille vous remerciera mieux que je ne puis le faire. »

Rosa alors dit d'une voix attendrie. « L'homme qui a sauvé ma mère sera comme un père pour moi. Toujours je... » Elle ne put continuer, son émotion était trop vive; les larmes étouffèrent sa voix.

L'étranger la considérait avec une attention extrême. Il demeura quelque temps immobile et muet; à la fin, sortant des réflexions douloureuses dans lesquelles il paraissait plongé :

« Dieu de miséricorde ! s'écria-t-il, quel souvenir de peine et de malheur la vue de cette enfant réveille dans mon âme ! O madame, moi aussi j'avais une fille : elle a été enlevée d'une manière affreuse à la tendresse d'une mère et d'un père éplorés; si elle vivait, elle serait à peu près du même âge que la vôtre. Hélas !... »

— Rosa, reprit Mme Delval, ne m'est point liée par le sang; son heureux naturel et son extrême douceur me l'ont rendue aussi chère que si elle était ma propre fille. Je lui ai donné mes soins. J'en ai été bien récompensée. »

Mme Delval allait poursuivre lorsqu'un domestique l'interrompit en apportant un message. Rosa, sur un signe de sa bienfaitrice, se retira pour prendre connaissance du message et y répondre. Alors l'étranger, après avoir fait hautement l'éloge de cette charmante fille, pressé par les instances de Mme Delval, lui raconta par quel accident il avait perdu la sienne.

#### VI. Un père malheureux.

« Hélas ! madame, dit-il, possesseur d'une assez grande fortune, je ne puis en jouir : les regrets et le chagrin empoisonnent ma vie. »

« Je m'appelle d'Olmigny : j'ai épousé la meilleure des femmes, et il y a près de dix-sept ans, je devins le plus fortuné des pères, Dieu me donna une fille charmante; elle était l'idole de sa mère et la mienne. »

« Nous résidions habituellement dans les environs de Poitiers; mais un oncle de ma femme étant venu à mourir, lui laissa un legs considérable, et nous fûmes forcés de faire un voyage à Paris. Notre chère petite Juliette venait d'être malade; nous jugeâmes à propos de la laisser à la campagne, où nous nous propositions de revenir au bout d'un mois. Hélas ! cette première séparation fut la dernière. Il y avait à peine trois jours que nous étions à Paris, quand nous apprîmes un événement qui nous plongea dans la douleur la plus profonde. »

« Une grande foire s'était tenue près de Poitiers. La nourrice et une autre servante furent assez imprudentes pour aller, avec l'enfant sur leurs bras, s'y promener. Elles avaient à peine fait deux tours de foire, que l'alarme se répandit dans la place. Un taureau, ayant échappé à ses gardiens, se précipita au milieu de la foule, renversant et foulant aux pieds tout ce qui se trouvait sur son passage. Au milieu de ce tumulte, ces femmes imprudentes furent maltraitées et eurent leurs habits déchirés. Saisies de frayeur, elles acceptèrent le secours d'une femme qui leur proposa de tenir Juliette, tandis qu'elles rajusteraient leurs vêtements. L'enfant alarmée, et peut-être blessée, criait de toutes ses forces. La femme qui la portait fit semblant de faire quelques pas pour l'apaiser; mais saisissant un moment favorable, elle disparut, enlevant ce que nous avions de plus cher. »

L'étranger, à ces mots, parut trop accablé de ce souvenir, pour qu'il lui fût possible de continuer.

Rosa étant revenue, la conversation cessa: elle informa Mme Delval que le message concernait une pauvre femme qui, en accourant au feu, la veille, avait été blessée par la chute d'une poutre.

« Comme elle est étrangère, dit-elle, et que le hasard l'a amenée dans ce canton, la grand'mère de Marie l'a recueillie chez elle et lui a conseillé de s'adresser à vous. »

— La mère Davis, répondit Mme Delval, a eu là une bonne pensée : je ne te demande pas, Rosa, ce que tu as répondu, car je présume que tu as agi comme je pourrais le désirer.

— Je lui ai envoyé vingt francs, reprit Rosa, pour qu'elle s'achetât des vêtements, et j'ai prié le cuisinier de lui porter quelques petites provisions jusqu'à ce qu'il eût reçu de vous des ordres ultérieurs. »

Mme Delval ramena alors la conversation sur les malheurs de M. d'Olmigny. Il poursuivit en ces termes :

« Ce sera une grande consolation pour moi que de vous présenter ma femme, que j'attends ici sous peu de jours, et de lui procurer la connaissance de cette aimable enfant. Votre société contribuera, je l'espère, à rétablir sa santé défaillante; je n'ai pas vu une seule fois le sourire animer ses traits depuis la perte de notre fille. Ce triste souvenir est sans cesse présent à son imagination, et sa santé en est cruellement altérée; j'ai toujours évité, depuis ce malheur, de la mener dans notre propriété du Poitou, et ces treize années ont toutes été employées à parcourir les différents départements, en mettant tout en œuvre pour découvrir le trésor qui nous a été enlevé; mais nos recherches ont été inutiles. J'ai résolu de me fixer dans ce pays-ci, puisque nous n'espérons plus retrouver les traces de la malheureuse qui nous a ravi Juliette. Il y a quelques jours, j'ai lu dans les journaux l'annonce d'un château qui est à vendre dans le voisinage; j'ai visité cette propriété; elle m'a plu, je me suis décidé à l'acheter : quelques formalités m'ont obligé heureusement de retarder mon départ, et ce délai m'a procuré, madame, l'honneur de faire votre connaissance. »

La réponse de Mme Delval fut on ne peut plus obligeante; elle assura l'étranger qu'elle ne négligerait rien, ainsi que Rosa, pour adoucir les peines de Mme d'Olmigny.

Il lui en témoigna sa reconnaissance; puis il prit congé d'elle et se retira.



## VII. Mystère.

La santé de Mme Delval se rétablit si bien en peu de jours, qu'elle fut en état de sortir et de donner les ordres nécessaires pour réparer sa maison. M. d'Olmigny, qui s'était installé dans sa nouvelle acquisition et qui faisait ses préparatifs pour y recevoir sa femme, la voyait souvent ainsi que Rosa; plus satisfait de jour en jour de sa nouvelle connaissance, il commençait à retrouver le calme.

Un matin que M. d'Olmigny déjeûnait avec ces dames, on avertit Mme Delval que la mère Davis demandait à lui parler. Elle donna l'ordre de la faire entrer.

Rosa, qui avait pour habitude de montrer du respect aux personnes âgées, quelle que fût leur condition, approcha un fauteuil à la bonne femme, après en avoir demandé la permission à Mme Delval, et l'invita à s'asseoir. La mère Davis voulait s'en défendre; mais les instances de Rosa étaient trop pressantes pour qu'elle pût résister; elle finit donc par tirer son fauteuil assez loin de la compagnie, et s'assit; Marie sa petite-fille se tenait debout derrière elle.

Mme Delval lui demanda ce qu'elle voulait :

« Vous pouvez parler devant monsieur, dit-elle; il veut bien que je le compte au nombre de mes amis.

— Je vous demande humblement pardon, madame, dit Davis; mais je crains d'avoir fait une faute en recevant cette malheureuse femme chez moi. Sa maladie empire tous les jours; le médecin que vous avez eu la bonté d'envoyer a dit qu'il y avait peu d'espérance, et, quoique je sois prête à faire tout ce que je puis pour sauver une pauvre créature comme moi, je serais fâchée cependant de donner asile à une personne coupable de quelque grand crime; non, je ne voudrais pas, pour tout l'argent du monde, que mon cœur fût aussi troublé que le sien. C'est pourquoi je vous prie, madame, de vouloir bien ajouter à vos bontés celle d'envoyer quelqu'un la voir et l'interroger; peut-être parviendra-t-on à calmer sa conscience, afin qu'elle puisse mourir en paix.

— J'irai moi-même, répondit Mme Delval; mais quel motif avez-vous de la croire aussi coupable?

— En général, les gens qui se sont toujours bien conduits ne sont pas aussi effrayés de mourir qu'elle paraît l'être, car s'ils craignent la justice de Dieu, ils espèrent en sa miséricorde. Mais en outre, quand cette femme s'endort, elle rêve tout haut, et parle de quelqu'un qu'elle a tué, ou aidé à tuer; et alors ses songes la tourmentent tellement, qu'elle nous effraie; et quelquefois c'est tout ce que nous pouvons faire, ma voisine Marguerite et moi, de la contenir dans son lit.

— Je sortirai dans la matinée, dit Mme Delval, et je passerai chez vous; faites ce qu'il vous sera possible pour cette malheureuse; Rosa vous en tiendra compte.

Mme Delval la renvoya ainsi, et M. d'Olmigny ayant demandé à ces dames la permission de les accompagner, elles acceptèrent son offre. Comme l'intérêt de l'humanité l'emportait sur toutes les autres choses dans le cœur de Mme Delval, elle voulut se rendre sans tarder à la chaumière de la mère Davis. Quand ils furent entrés tous trois dans la chambre où la malade était couchée, Mme Delval s'approcha de son lit.

« Je suis affligée, lui dit-elle avec douceur, de voir que vous ne vous rétablissez pas aussi promptement

que je le désirerais; vous aurez tout ce qui vous sera nécessaire; mais tranquillisez-vous, et recommandez-vous à Celui qui peut seul vous secourir. »

La pauvre femme jeta sur Mme Delval un regard où se peignait la plus profonde douleur, et ne répondit que par un gémissement.

« Si vous avez quelque vœu à exprimer, parlez franchement, dit encore Mme Delval; je vous ai promis mon assistance.

— Personne ne peut me soulager, répondit la femme d'une voix étouffée par des sanglots; le fardeau qui m'accable est trop pesant. »

Rosa avait les larmes aux yeux, et Mme Delval gardait le silence. M. d'Olmigny dit à la malade en s'approchant de son lit :

« Quand la conscience est opprimée, les maux du corps deviennent intolérables, et les secours de la médecine sont sans effet. Nous devons alors, non-seulement implorer le pardon du ciel que nous avons offensé, mais encore, si nous avons fait tort à quelqu'un, tâcher de réparer notre faute autant que nous le pouvons.

— Cette ressource ne me reste même pas, dit la femme en gémissant.

— Allons, courage; reprit M. d'Olmigny; soulagez votre cœur par un aveu aussi franc que sincère. Vous aggravez votre faute en la tenant secrète.

— Hé bien! répondit la femme en promenant ses regards autour de la chambre, je vais, autant que mes forces me le permettront, faire l'aveu de ce qui rend mon agonie si terrible. Je sens que je ne me lèverai plus de ce lit, et je veux, s'il est possible, calmer par cet aveu des tourments plus durs à supporter que les approches mêmes de la mort. »

La malheureuse femme pria la bonne mère Davis et Marie de la soulever un peu. Puis, après une longue pause, elle s'exprima ainsi :

## VIII. Révélations; conclusion.

« Mon père était un marchand estimé. Comme j'étais sa fille unique, je fus gâtée dès l'enfance. Cependant de tous mes défauts, le plus remarquable et celui qui méritait le plus d'être corrigé, était la gourmandise. Si j'avais assez de force et d'énergie, je crierais jusqu'à mon dernier soupir aux oreilles des parents d'étouffer les premiers germes de ce vice dans leurs enfants.

« J'étais leste et adroite; mais ce honteux penchant me rendit bientôt pesante et stupide; car un estomac surchargé altère l'intelligence. On m'envoyait régulièrement à l'école et c'est ce qui m'a probablement sauvé la vie, car pendant les heures du travail, je ne pouvais me livrer à mon penchant favori; mais je n'étais pas plus tôt de retour à la maison que je me dédommaçais du temps perdu. Trois fois, dans mon enfance, j'ai failli être enlevée par des fièvres qui provenaient de cette précoce intempérance, mais on ne put jamais persuader à mes parents que leur propre imprudence était la cause de ce dérangement de ma santé; et ma mère disait qu'elle se croirait coupable de cruauté si elle ne me donnait pas à manger autant que je le désirais.

« Madame, disait le médecin qui me soignait, les enfants qui mangent toutes sortes de friandises, qui boivent beaucoup de bière ou de vin, et qui chargent leur estomac de pâtisserie ou de confitures, ruinent



leur santé pour toujours et ne seront jamais capables de rien faire de bon et d'utile.

« Ces remontrances furent vaines; on me laissa continuer le même genre de vie jusqu'à l'âge de quinze ans. Je perdis alors mes parents, qui me laissèrent un peu de bien. Il était nécessaire que je fisse quelque chose; mais hélas! tout principe d'activité était détruit en moi dès l'enfance. Tant que je pus satisfaire mon malheureux penchant, je m'inquiétai peu du reste. Je ne me plaisais que dans l'oisiveté; c'est ainsi qu'un vice en amène un autre. Quand je ne possédai plus rien, je fus obligée de me mettre en service; mais ma paresse et ma gourmandise m'empêchèrent de rester dans des familles honorables, et, après avoir changé plusieurs fois de condition, je finis par ne plus trouver personne qui voulût m'employer.

« Je fus réduite à demander l'aumône. J'étais trop jeune et trop forte pour exciter la pitié. La gourmandise m'avait conduit à l'oisiveté, l'oisiveté m'avait fait tomber dans la misère, et... je vous l'avoue en rougis-

sant.... me conduisit au vol. Oui, je devins une voleuse. Pour ne pas vous fatiguer du récit de ma coupable vie, je vous dirai qu'il y a environ quinze ans je m'associai avec une bande de voleurs qui couraient les campagnes, dérobant tout ce qu'ils pouvaient trouver, principalement dans les foires, où la foule et le désordre leur promettaient plus d'impunité.

« Il y avait environ un an que j'étais avec cette troupe lorsque nous vinmes à une foire près de Poitiers.... Mais comment continuer?... C'est là que je commis le crime qui pèse le plus sur ma conscience.... car j'ai détourné un enfant! »

A ces mots, la femme s'arrêta comme accablée de ce souvenir. Quant à M. d'Olmigny il était prêt à se trouver mal. « Je vous en conjure, dit-il à la femme d'une voix tremblante, poursuivez, ne craignez rien. »

La femme paraissait si faible que Mme Delval craignit qu'elle ne fût hors d'état d'achever son récit; mais après qu'on lui eût fait prendre un cordial, elle poursuivit:

« Deux jeunes femmes qui avaient soin d'une petite



Rosa approcha un fauteuil de la vieille femme. (Page 331, col. 1.)

filles d'environ deux ou trois ans, étaient à la foire; un taureau s'étant échappé, elles furent renversées par la foule épouvantée. Lorsqu'elles se furent relevées, leurs habillements se trouvèrent tellement déchirés et couverts de boue qu'elles furent obligées d'entrer toutes deux dans une chaumière pour les nettoyer. L'enfant, quoiqu'il fût tombé, n'avait aucune blessure et comme je l'avais tiré de la presse, j'offris de le porter pendant qu'elles se rajusteraient. Cette offre fut acceptée, et, comme la petite criait, je la menai devant la porte où j'eus d'abord l'idée de la voler, car elle était richement habillée, elle avait des boucles d'or à ses souliers, un collier d'or et un bracelet portant un écusson et les lettres J. O. »

M. d'Olmigny, en proie à l'anxiété, avait peine à se contenir. Mais, craignant d'alarmer cette femme, il se détourna pour cacher son émotion et garda le silence.

« Je pensais aussi, continua la femme, que cette petite fille exciterait la charité des passants; sans plus de réflexion, je communiquai mon idée à un de mes

compagnons qui était avec moi, et je disparus avec l'enfant, la cachant si bien, et l'effrayant tellement par mes menaces, qu'elle n'osait pas crier, et je m'esquivai sans être aperçue. Mon compagnon me rejoignit bientôt; et, nous nous rendîmes à Tours, puis à Blois, après avoir habillé l'enfant d'une manière conforme à notre état. Nous vendîmes les boucles et le collier cent cinquante francs; mais le bracelet était de moindre valeur, d'ailleurs l'écusson et les initiales nous firent craindre d'être découverts: nous n'osâmes pas le vendre.

« Nous avons gardé cette petite fille environ un an, lorsque, dans nos courses, étant obligés de fuir parce qu'on nous poursuivait, nous vinmes près de ce village. Plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu! C'est ici que j'ai commis le plus grand crime; et c'est ici que la Providence va me frapper de mort. »

— Déclarez tout! s'écria M. d'Olmigny, hors d'état de maîtriser son trouble; où l'assassinâtes-vous? Oh! j'ai le cœur brisé, je suffoque, je n'en puis plus....

Mme Delval vit l'effet de ce discours imprudent sur



la femme, et craignant qu'elle ne refusât de déclarer la vérité, elle engagea M. d'Olmigny à se contenir, et parla avec tant de douceur à la femme, qu'elle parvint à la décider à poursuivre. Rosa donnait un libre cours à ses pleurs.

« Je ne la tuai point, reprit la femme à voix basse. Un soir nous avions enlevé d'un jardin une grande quantité de linge qu'on y avait laissé pour sécher; comme l'enfant retardait notre fuite, et que nous avions peur d'être atteints, je la laissai dans un pâtre, à peu de distance d'ici, en lui disant que je viendrais bientôt la chercher. Comme il était nuit, elle sera peut-être tombée dans quelque étang, ou dans quelque fossé, et aura péri; peut-être aussi elle sera morte de faim ou de fatigue. Quel qu'ait été son sort, je n'en ai jamais entendu parler depuis, je n'osais pas faire des questions sur son compte, dans la crainte d'être soupçonnée; et l'idée de sa mort me poursuit partout, nuit et jour.



Je m'associai à une bande de voleurs. (Page 332, col. 2.)

— Comment était habillée, l'enfant? dit Mme Delval, donnez-moi tous les détails que vous savez sur elle; votre crime va peut-être perdre de sa noirceur.

— Elle avait un vieux fourreau rayé et une jupe d'étoffe commune; nous ne lui avions laissé ni souliers, ni corset, ni chapeau. L'enfant était extrêmement jolie; des cheveux blonds tombaient en boucles sur son front et sur son cou.

— Avait-elle quelque marque sur le corps? demanda Mme Delval.

La femme hésita un instant; mais pressée par ses instances :

« Je pense, répondit-elle, qu'elle pouvait avoir quelques taches noires, car je l'avais battue, parce qu'elle voulait venir avec moi.

— L'enfant est vivant! s'écria Mme Delval; vous le voyez; c'est Rosa.

— O! ajouta-t-elle, en s'adressant à M. d'Olmigny, grâce à Dieu, je suis à même de vous

rendre ce que vous avez fait pour moi, car je vous donne une fille qui fera le bonheur de votre vie. »



Il pressa Rosa sur son sein. (Page 333, col. 1.)

Rosa se précipita aux pieds de son père, sans pouvoir proférer un seul mot; il la releva et la pressa contre son sein, dans un muet ravissement. Quand il lui eut prodigué les caresses les plus tendres, Mme Delval lui



raconta la manière dont elle avait trouvé et sauvé sa fille.

La femme, heureuse de voir que sa victime vivait encore, dit à la mère Davis de découdre le haut de sa jupe, et elle en tira un bracelet qu'elle présenta à Mme Delval : « Voilà, dit-elle, le bracelet que l'enfant avait à son bras lorsque je l'ai enlevée. »

M. d'Olmigny s'en saisit avec empressement, et s'écria : « Voilà les lettres initiales du nom de ma fille, et les armes de ma maison. O mon enfant ! ma chère enfant ! j'ai donc le bonheur de te retrouver bonne, vertueuse et accomplie !

— O Monsieur ! dit Rosa, et j'ai une autre mère !... Ah ! si elle ressemble à ma respectable bienfaitrice, quel bonheur est réservé à votre fille !

— Ta mère, mon cœur, est une excellente femme, reprit M. d'Olmigny, et j'espère voir la plus tendre intimité l'unir à Madame. Ta bienfaitrice nous fera honneur, en conservant auprès de toi le nom de mère, et je désire que tes attentions se partagent si également entre elles deux, que ni l'une ni l'autre n'ait à se plaindre. Si tu dois marquer quelque préférence, ce sera à Madame ; tu ne lui es rien par la nature ; et elle a fait pour toi tout ce que les plus tendres parents auraient pu faire.

— Allons, dit Mme Delval, qui désirait calmer leur émotion en changeant le sujet de la conversation, écoutons la fin de l'histoire de cette femme. Pour quel motif êtes-vous venue dans ce voisinage ? ajouta-t-elle en s'adressant à la malade.

— Le hasard m'y a conduite, répondit-elle ; mes détestables compagnons se sont dispersés dans différents pays, je suis restée seule. J'errais à quelques lieues d'ici, depuis quelque temps, et je ne suis arrivée dans ce village que la veille de l'incendie. Je dormais dans une grange, et le bruit m'alarma ; mais comme, dans de semblables cas, mes anciens compagnons faisaient souvent du butin, je résolus de chercher à les imiter ; le ciel m'a punie non-seulement de ce dessein coupable, mais aussi de tous mes crimes, tout près de l'endroit où j'avais abandonné l'enfant, j'ai reçu, par la chute d'une poutre, une blessure dont je mourrai.

« Oh ! continua-t-elle, vous ne sauriez croire combien je suis soulagée en apprenant que je n'ai pas à répondre du meurtre de cette enfant. Depuis mon accident, mes remords ne cessent de troubler mon esprit ; ils me font souffrir jour et nuit, et redoublent les souffrances que j'éprouve.

— Tâchez de vous calmer, lui répondit Mme Delval ; l'avoué que vous venez de faire atténuer vos fautes : puisse votre repentir être sincère ! puisse Dieu vous pardonner. »

A ces mots, ils sortirent tous de la chaumière, après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire à cette femme et ils passèrent par le presbytère, et le curé leur promit d'aller porter à cette malheureuse les secours de la religion.

A leur retour à la maison, M. d'Olmigny ne put s'occuper que de sa fille. Tenant ses regards attachés sur Rosa, il la serrait sans cesse contre son cœur, et adressait au ciel mille bénédictions.

« O Madame ! disait-il à Mme Delval, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour avoir sauvé et si bien élevé notre enfant ! ma femme et moi nous pourrions grâce à vous vivre heureux et mourir tranquilles !

— Que parlez-vous donc de reconnaissance dit Mme Delval, Dieu seul a tout fait. Vous m'avez sauvé la vie, et Dieu pour vous en récompenser vous a rendu votre fille par mon intermédiaire, et vous l'a rendue digne de sa mère et de vous. »

Le reste se devine aisément. Mme d'Olmigny, avertie, accourut à la hâte, et la plus malheureuse des mères en fut dès ce moment la plus heureuse. M. d'Olmigny, fixa sa résidence dans le château qu'il venait d'acquérir. Rosa se partagea entre ses parents et sa bienfaitrice. Annette et la bonne mère Davis furent comblées de bienfaits. Et Rosa disait :

« Les bonnes actions trouvent donc toujours leur récompense ! Je n'ai jamais rendu le plus léger service qu'il ne m'ait procuré un plus grand bien.

« Un jour, j'achète une pauvre ânesse qui, sans moi, fût morte victime de la brutalité d'un paysan ; et le lait de cette pauvre bête rétablit la santé de ma bienfaitrice.

« Je donne quelques secours à la petite Marie et à sa grand-mère, et ce sont elles qui deviennent l'instrument de notre bonheur en amenant l'heureuse découverte qui nous réunit.

« Mon père, sans considérer le péril qu'il court, expose sa vie pour sauver deux étrangers, et il sauve sa propre fille et le bonheur de ma mère et le sien propre deviennent la récompense de son dévouement ! »

(Traduit de l'anglais.)

D.

## VARIÉTÉS.

### LA DIVISION DU TRAVAIL.

On comprendra facilement les effets de la division du travail dans les occupations des hommes en général, par l'exemple d'un des moindres objets de fabrication : l'épingle.

La fabrication des épingles se divise en un nombre de branches dont la plupart sont tout à fait distinctes les unes des autres. Ainsi un ouvrier étire le laiton ; un autre le redresse ; un troisième le coupe ; un quatrième fait la pointe ; un cinquième prépare le bout qui doit recevoir la tête ; la tête seule exige deux ou trois opérations différentes, et la réunir au corps de l'épingle est une opération séparée ; blanchir les épingles en est une autre ; enfin autre encore est celle de les attacher au papier.

Cette fabrication ainsi divisée, un atelier de dix ouvriers, même médiocrement outillés, peut produire quarante huit mille épingles par jour. On peut donc considérer chaque ouvrier comme ayant fait quatre mille huit cents épingles dans sa journée ; mais si ces ouvriers avaient travaillé seuls et d'une manière indépendante, le meilleur d'entre eux n'en aurait pas fait vingt, peut-être même pas une seule en un jour.

Une grande partie des machines dont on fait usage dans les manufactures, où le travail est le plus subdivisé, ont été inventées par de simples ouvriers qui étant chacun employé à des opérations très-peu compliquées, se sont tout naturellement évertués à trouver des moyens plus faciles et plus prompts de les exécuter.

Quand on commença à faire usage des machines à vapeur, un jeune garçon était constamment employé à fermer et à ouvrir alternativement la communication entre la chaudière et le cylindre, selon que le piston montait



ou descendait. Un de ces garçons qui aimait à jouer avec ses camarades, remarqua qu'en attachant une corde d'une part à la poignée de la soupape qui établissait la communication, et d'autre part à un certain point de la machine, la soupape s'ouvrirait et se fermerait sans son aide, et lui laisserait la liberté de se divertir avec ses compagnons de jeux. Ainsi un des plus grands perfectionnements apportés à la machine à vapeur depuis qu'elle est inventée est dû à un jeune garçon qui désirait diminuer sa part de travail.

L'habit de drap le plus commun, quelque grossier qu'il paraisse, est le produit du travail d'une multitude d'ouvriers. Le berger, le laveur, le cardeur, le teinturier, le filateur, le tisserand, le foulon, l'apprêteur et d'autres encore, ont dû réunir leurs industries diverses pour compléter ce simple produit.

Quelle part ont dû prendre les marchands, les constructeurs des vaisseaux, les marins, les fabricants de toile à voiles et de cordes, à la réunion des matières dont fait usage le teinturier, matières qui viennent souvent des points les plus lointains du monde !

Pour ne rien dire de machines aussi compliquées que le vaisseau du marin, le moulin du foulon, ou même le métier du tisserand, considérons seulement quelle variété de travaux est nécessaire pour confectionner ce très-simple ustensile, les cisailles qui servent au berger pour tondre les moutons. Le mineur, le constructeur du haut-fourneau où le minerai est fondu, le bucheron qui abat le bois, le charbonnier qui fait le charbon employé dans le fourneau, le briquetier, le maçon et bien d'autres encore doivent tous contribuer à la fabrication de ces cisailles.

Si l'on examinait de la même manière les différentes parties du vêtement de ce berger, et les meubles de sa chaumière, la toile grossière de la chemise qu'il porte, ses souliers, le lit sur lequel il repose, et ce dont ce lit est composé, le foyer où ses aliments se préparent, le charbon tiré des entrailles de la terre et amené peut-être après un long trajet par mer ou par terre, tous les autres ustensiles de cette chaumière, la vaisselle grossière de sa table, les mains diverses qui préparent son pain, sa boisson, les vitres de la fenêtre qui introduit l'air et la lumière, et qui préserve du vent et de la pluie, et toutes les connaissances requises pour la fabrication du verre, cette belle et heureuse découverte ; si l'on examinait toutes ces choses, si l'on considérait quelle variété, quelle multiplicité de travaux sont nécessaires pour chacune d'elle, on sentirait que sans l'aide et la coopération de milliers de travailleurs, le plus humble individu, dans un pays civilisé, ne saurait être pourvu des éléments du modeste bien-être dont il jouit.

ADAM SMITH.

#### SIMPLICITÉ DANS LE COSTUME.

Henri IV n'aimait point les dépenses inutiles, et ce grand prince montrait, par son exemple, à retrancher toute espèce de superfluité, surtout celle qui a rapport à la magnificence des habits. Il allait ordinairement vêtu de drap gris avec un pourpoint de satin ou de taffetas, sans découpe, sans broderie. Il louait ceux qui s'habillaient de la sorte, et se moquait des autres, qui vendaient leurs domaines pour avoir de quoi briller.

« Ils portent, disait-il, leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur leur dos. »

#### ANTIBES ET CANNES.

L'arrondissement de Grasse, qui faisait partie du département du Var, appartient depuis quatre ans au département des Alpes-Maritimes. Le littoral de cet arrondissement est une contrée délicieuse ; on y remarque deux villes charmantes, Antibes et Cannes.

Antibes, ville d'origine grecque, fondée par les Marseillais 340 ans avant J. C., est un joli petit port de mer très-florissant, dans une belle situation d'où la vue s'étend sur les Alpes ; elle est défendue par un fort détaché auquel on travaille encore. On y remarque l'église paroissiale, construite sur l'emplacement d'un ancien temple dédié à Diane ; deux hautes tours bâties, à ce que l'on prétend, deux siècles avant l'ère chrétienne ; les vestiges d'un amphithéâtre ; diverses inscriptions antiques ; et, sur la place, une colonne érigée en souvenir de la belle conduite des habitants lors de l'invasion des Autrichiens en 1815. Un aqueduc amène dans la ville des eaux abondantes.

Des hauteurs qui dominent Antibes on jouit d'une vue magnifique : l'œil se promène sur le port, sur la ville, sur les fortifications, sur le golfe tout entier et sur toute la côte, qui se prolonge en demi-cercle et trace un amphithéâtre.

Ce golfe, situé entre Antibes et Cannes, s'appelle le golfe Jouan ou Juan. C'est une des plus belles et des meilleures rades de la Méditerranée. C'est là que le 1<sup>er</sup> mars 1815, Napoléon débarqua à son retour de l'île d'Elbe. Une colonne commémorative est élevée sur le bord de la route, à l'endroit même où il prit un moment de repos. Il arriva dans la soirée à Cannes, où il passa la nuit.

Cannes, la gracieuse émule d'Antibes, est comme elle une petite ville propre et gaie, dans une situation agréable et pittoresque, au fond du golfe, sur une colline qui s'avance dans la Méditerranée. Elle a un port nouvellement construit et très-fréquenté. Le quai est bordé de belles maisons, et la plage qui y aboutit forme une belle promenade bien ombragée. Sur le sommet de la colline, on voit les restes d'un château bâti par les moines de Lérins ; l'église paroissiale est fort élégante. Sur le bord de la mer s'élève la *villa Louise*, jolie habitation d'un célèbre Anglais, lord Brougham, qui y passe tous les hivers, et plusieurs châteaux nouvellement construits par des étrangers.

Les environs de Cannes et d'Antibes offrent des sites enchanteurs, de superbes jardins plantés d'orangers et de citronniers, et de charmantes villas construites surtout par des Anglais.

En face de Cannes sont les deux îles de Lérins : celle de *Saint-Honorat*, autrefois célèbre dans les Gaules par le monastère que l'on y voit encore, mais qui tombe en ruines ; l'autre est celle de *Sainte-Marguerite*, avec un fort considérable qui défend l'approche de Cannes. On y montre encore le donjon où l'homme au masque de fer fut enfermé pendant dix-sept ans, sous le règne de Louis XIV. Les murs de cette triste demeure ont quatre mètres d'épaisseur, et sa fenêtre solitaire est garnie de triples barreaux de fer : pour y parvenir, il fallait passer par l'appartement du gouverneur. Dans cette île appartenant à l'État, et couverte d'une belle forêt de pins, se trouve un jardin au centre duquel s'élève un curieux petit édifice carré n'ayant qu'une porte sur chaque façade, et qui contient, dit-on, des oubliettes.





Ayuntamiento de Madrid